

bulletin de **psychologie**

GROUPE
D'ÉTUDES
DE PSYCHOLOGIE
DE L'UNIVERSITÉ
DE PARIS

SPÉCIAL 1974

Le groupe large, l'espace et le corps

René KAËS

Laboratoire de psychologie clinique
et pathologique
U.E.R. de psychologie (L.A. au C.N.R.S.)
Université de Provence.

Le groupe large, l'espace et le corps

René KAËS

Laboratoire de psychologie clinique
et pathologique
U.E.R. de psychologie (L.A. au C.N.R.S.)
Université de Provence.

Groupe, petit groupe, groupe large ou restreint, grand groupe, le groupe est de l'espace, il est dans l'espace. Le groupe est une notion spatiale et, on le sait, l'éthymologie en témoigne : croupe, forme arrondie, masse, nœud, autant d'inscriptions dans la langue de cet objet qui occupe l'espace et dont l'espace nous occupe : nous y sommes, dedans ou dehors, ou aux marges, à la frontière. La logique topologique en a fait un de ses concepts majeurs. Pour les beaux-arts, un groupe est un espace ordonné en lieux, places, rapports, masse, densité, frontières.

Sans lieu réel, impossible de tenir une réunion. L'assise d'un groupe est son territoire ; ses éléments s'y positionnent, assignent une place aux autres, corrélativement, et construisent ainsi un espace habitable, avec un dedans et un dehors, un contenant et un contenu, une enveloppe et un centre, une limite. La base matérielle du groupe est l'espace qu'il trouve et qu'il crée. L'espace-support est un espace-cadre prédisposé par l'agencement que des groupes préexistants nous laissent ou nous lèguent, par héritage, don ou location. Chaque groupe le reçoit, ou le conquiert : il l'aménage pour son existence et, en raison de ce qui survient dans son histoire, il le déménage sans cesse, l'abandonne, le retrouve, en modèle un autre. L'espace du groupe est le support et la trace matérielle de son histoire. La position dans l'espace définitif aussi en ses modalités et ses contenus le discours (cf. Moscovici, S., Plon, M., 1966).

L'espace-support nécessaire à la réunion du groupe, son siège, n'est pas un espace suffisant pour sa localisation. Il lui faut aussi — sans doute d'abord — buter contre ses limites et ses contraintes, donner une âme, animer cet espace qui est espace du désir. Peut-être est-ce là, dans ce fait que le désir est espace — espace imaginaire qui tend à devenir réel comme

l'a bien vu A. Breton —, que réside la cause de ce que l'espace reste « la dimension cachée » (E.T., Hall, 1966). L'espace réel est approprié, dans sa relative plasticité, à l'espace imaginaire, dans un rapport de vraisemblance, plus ou moins **semblable** à — et plus ou moins **différent** de l'espace imaginaire. Le drame de l'espace, pour le groupe comme pour l'individu, est dans cette possibilité fragile d'établir un lien entre l'espace imaginaire et l'espace réel, entre l'espace vécu — qui est le corps de l'homme — et son image dans l'espace réel. Ce lien est la construction de l'espace symbolique.

Tout groupe ne s'organise que comme métaphore ou/et métonymie du corps, ou de parties du corps. Le destin d'un groupe et de ses sujets constituants se définit dans le rapport qui s'établit entre l'espace vécu (le corps) et la représentation de cet espace, entre cette représentation et l'espace réel qui est son support dans la scène de l'histoire. Que le groupe soit une représentation du corps, une brève enquête sur ces métaphores suffit à l'attester : le groupe est une cellule, un organisme plus ou moins différencié en tête (chef), membres, sein, esprit ; toutes les représentations du groupe se réfèrent à l'un des règnes de la vie « naturelle » (l'organisme animal, le végétal — la vigne et les sarments — ; le minéral — le bloc, les couches et les strates, l'île ; ou « artificielle » (la machine, la robot, la maison, le bateau...). L'étude des représentations du groupe (D. Anzieu, 1964, 1972 b, 1973 a, Kaës, R., 1973 b, 1974 a, 1974 b) assure de cette référence centrale à l'espace vécu du corps ; mais aussi, certaines représentations du corps sont des représentations de groupe (tableaux de N. de St Phalle, de J. van den Bussche ; cf. R. Kaës, 1974a), comme si une correspondance fondamentale liait, peut-être en leur origine même, l'espace du corps et celui du groupe, comme le terme même d'**organisation** le suggère.

La pratique de la formation personnelle par le moyen du groupe (par exemple les séminaires de formation) révèle la référence constante à une fantasmagorie du corps partiel ou total, à des positions du corps ou de parties du corps dans un espace : celui d'un séminaire qui est le réceptacle de participants-graines voués à un destin germinatif ou léthal, celui d'un lieu de fécondation, de reproduction ou de destruction *in utero*, celui d'une scène où se jouent le drame et la jouissance de la séduction, où se représente la cause de l'énigme de l'accouplement et de la différence des sexes. L'espace-séminaire est celui du corps maternel, de ses contenus, de son enveloppe pellicule, de ses appendices. Il est lié au temps-séminaire, comme celui de l'uchronie prénatale, de l'attente et de la quête incessante et répétitive.

Les constructions théoriques concernant les groupes ont pris un essor décisif lorsque K. Lewin a proposé un modèle topologique du groupe. On y décèle sans peine la référence à une image du corps : le groupe y est représenté comme l'espace abstrait que figurerait un schéma d'anatomo-physiologie. Peut-être, d'ailleurs, en va-t-il de même de la découverte et de l'élaboration freudienne de l'appareil psychique ; la topique, la première comme la seconde, ne serait-elle pas une figuration groupale dont les éléments — E. Pons (1974) l'a tout récemment suggéré à propos du système Ics-Pcs-Cs — s'organisent selon le scénario d'un fantasme originaire ? La première topique serait construite selon la scène originaire ; la seconde topique est peut-être une affaire de séduction. Ces deux exemples illustreraient ce que Piaget entend lorsqu'il écrit que les structures cognitives les plus archaïques — et particulièrement celles concernant l'espace — sont élaborées et utilisées le plus tard. Cette « dimension cachée » recèlerait des placements et des relations d'objets parmi les plus nécessaires à la vie, dont la symbolisation met en jeu l'ensemble du développement humain.

C'est sans doute que la représentation de l'espace implique un travail psychique exceptionnel qui expose l'être humain à un double péril : identifier l'espace représenté à l'espace vécu du corps, et tenir celui-là sous l'allégeance de celui-ci ; perdre le lien entre la représentation et ce qu'elle représente (le corps vécu) et rompre le rapport vital. Le premier péril est de demeurer dans l'enclos de l'espace spéculaire ; le second est de s'engloutir dans l'abîme du miroir (G. Pankow, 1969, 1972).

Dégager ce double péril, situer les processus de construction de l'espace en situation de groupe large, en comprendre les incidences quant à la formation de l'espace symbolique, tels sont les objectifs de cette étude. Il y sera question de la situation du groupe large (40 à 60 participants réunis pour une durée limitée dans un séminaire de formation) et du groupe (large) comme objet spatialisé construit et représenté en référence à l'espace vécu du

corps. Les postulats explicites dont nous parlons sont que, dans une telle situation (1), la régression produite concerne les organisations prégénitales du psychisme, que celles-ci sont simultanément mises en œuvre en leur hétérogénéité, qu'elles sont intriquées, en particulier durant la phase initiale d'organisation du groupe large ; que l'essentiel des phénomènes concernant l'espace, le vécu spatial des participants et l'organisation spatiale du groupe, peut être rapporté à la problématique de l'espace pour le psychotique et par conséquent au lien entre la partie du corps et la totalité, à la question de la dynamique du corps vécu. L'orientation donnée à ces réflexions s'inspire des travaux de G. Pankow.

I. ESPACE VÉCU, CORPS REPRÉSENTÉ, GROUPE

Intermède 1.

(On — ou ça — est beaucoup dans la salle. Par intermittence on se heurte aux murs, aux chaises, aux corps-là des autres : ce heurt affole, et tantôt rassure. Puis il n'y a plus rien ni personne. On est là, et ailleurs, sans pouvoir se représenter où, ni en quel temps. Par intermittence des bruits claquent et zèbrent l'espace. On s'y heurte aussi et ça rassure, et tantôt ça affole. C'est sans limite, c'est nombreux et on s'y perd sauf quand un visage, un œil ou une main fait *flash* ; alors on s'y prend. C'est loin et proche, plutôt froid et métallique quand ce n'est pas tout à coup chaud et plein comme une chair qui s'accôle à la peau. On s'y confond et on s'éloigne. On est tout, partout et puis rien, une extension de soi hors des limites de la peau, qui englobe tout ce qui est là, puis un isolement, un abîme sans fond : aucune forme n'apparaît plus depuis que ces autres-là me sont devenus hostiles et étrangers. La parole — même le cri — manque. C'est une sorte d'ouverture chaude — il fait froid dehors — ou un creux glacial qui appelle comme son contraire, cette plage douce ou cette fourrure de chat. Ce visage, cette bouche ancrent soudain ma bouche et mon visage comme la présence fluïdique de mon voisin me traverse et sensibilise ma peau, ma bouche et mon visage comme *étant* : le reste est insensible ou évaporé ; il faudrait que mon corps s'incarne par l'effet du fluide des autres, comme par l'aérosol s'incorpore le corps des demi-morts, dans ce roman de Dick, *Ubik*... Mon corps ne se rapatrie pas encore en un lieu continu, différencié, dans un temps qui dure. J'ai néanmoins un embryon d'existence cellulaire parmi d'autres cellules, mais est-ce que c'est dedans ou dehors ? devant ou derrière ? en haut ou en bas ? avant ou après ? C'est. Impossible de se représenter l'ensemble : trop nombreux, fluant,

(1) Sur l'analyse de la situation de groupe large, cf. D. Anzieu, A. Béjarano *et al* (1972), R. Kaës (1973a), P.M. Turquet (1974).

chaotique, tantôt onirique et puis après trop réellement, intolérablement pesant et précis. Sentiment d'un danger, d'une menace que ça s'ouvre, ça envahisse, ça tremble fort comme un tremblement de terre (disparaître dans une fissure qui s'ouvrirait dans le sol). Que ça durcisse, gèle, étouffe; être pris comme dans les glaces polaires. Voir un visage, le sucer, boire du chaud, être baigné de tiède, briser la glace, sourire, voir, toucher un visage souriant. Une partie du corps est chaude, l'autre froide : mon corps ? Je ne sens que ma poitrine, pas mes jambes, ni ma tête, vide. Ça cogne. Si je vomissais et me vidais ? Uriner tiède, je ne sens pas mon sexe, couler doucement, un bras est plus court que l'autre. On va déchirer moi, griffer moi, avaler moi, passer derrière le mur, ou la glace de la vitre, fuir. Cet autre visage qui revient et m'appelle. Ils sont comme moi, on est tous dedans, dans le même sac. Je suis eux, une galerie de miroirs. La Dame de Shangai. Le nom de l'avocat ? Le toboggan, la course éperdue ! Les Marx Brothers aux Grands Magasins... (vide, blanc, froid, peur). Des cheveux partout, on ne voit que des cheveux sur des têtes, poils, poils, poils... Mots, mots, mots-valise comme poupées gigognes. A l'intérieur de l'intérieur de l'intérieur. La salle se rétrécit, on est tous rapetissés les uns contre les autres ; Boris Vian, l'Écume des jours. Là-bas c'est les chevêches, des antiquitaires, hargneux pour piller le passé. Image de la maison gonflable — la maison de peau — d'un film avec cet acteur qui ressemble au type d'en face. Il a l'air bien dans sa peau. Je t'aime... Dormir... pas de limite. Van Gogh qui se coupe l'oreille... miroir... Briser la glace).

En dépit de l'assise spatiale en un lieu déterminé, pour une durée définie, et en fonction d'une tâche dont les règles d'effectuation sont énoncées, il semble que l'espace vécu en groupe large, dans la première phase de sa réunion, soit tributaire de l'angoisse et des représentations qu'elle suscite à propos du corps. L'illimitation et l'extension infinies du moi-corps-groupe-tout alternent avec la réduction et jusqu'au sentiment d'anéantissement du moi-corps-groupe : rien. La stabilisation s'effectue dans la représentation dominante, fluctuante, d'une partie du corps pour la totalité. Il est impossible à quiconque de se représenter des relations dans un ensemble ; chacun est l'ensemble et la partie, de même que se transfèrent sur des objets les parties pour l'ensemble. « Le groupe est une bouche », il est (ma) bouche ; et cette représentation, déjà, est une opération capitale, car elle organise l'espace du groupe à l'image d'une partie du corps, elle donne une première limite au corps en l'une de ses parties. Cette première élaboration de l'espace groupal s'articule sur l'espace vécu du corps. Il suffit qu'un membre du groupe donne à fantasmer pour que des places soient assignées comme emplacement du groupe dans le corps et de chacun dans le groupe-corps. Il suffit que le corps d'un membre du groupe s'offre à désigner « le

groupe » pour que s'articule, dans le fantasme, le rapport des corps entre eux, à ce membre-corps-groupe, et le rapport au non-corps, au néant, à ce vide interstitiel entre les membres, le corps, le groupe : le trou, la fissure, place excellente du comblement idéologique et du miroir-aux-narcisses.

A ce stade se jouent le destin des angoisses psychotiques et les différentes modalités de la capacité d'établir avec l'autre une relation. Avant d'en définir quelques étapes, précisons l'enjeu de cette période initiale dans la représentation du corps et le vécu de l'espace en groupe large.

Dans un article sur la dynamique de l'espace et le temps vécu, G. Pankow (1972) propose un commentaire d'une nouvelle de Soljénitsyne, *La Maison de Matriona*. C'est, écrit G. Pankow, au moment où Faddéi désarticule dans la maison de Matriona, la chambre qui aurait dû être destinée à leur couple, que la vie de Matriona se désarticule elle aussi : au moment où la poutre maîtresse s'effondre, Matriona s'effondre. Toute la dynamique de l'union de Faddéi et de Matriona avait été cachée pendant quarante ans dans l'espace, dans une dialectique entre partie et totalité révélant une structure hétérogène de cette maison. Ce qui fait soudain défaut, c'est ce lien, maintenu une vie durant, entre l'espace vécu (le corps) et son image en tant que représentation. Dès que l'image perd le lien avec ce qui est représenté et que l'image n'est pas, le miroir devient abîme qui engloutit tout ce qui s'offre à lui, objet dangereux qui a perdu son pouvoir de créer des images.

Cet engloutissement dans le miroir, cette angoisse spécifique de la psychose, se présente comme une menace et un attrait au cours de ce stade du développement dénommé stade du miroir. G. Pankow écrit que pour le psychotique, la rencontre avec le miroir ne détermine ni nostalgie ni joie, mais l'effroi. R. Zazzo et ses collaborateurs ont récemment mis en évidence (1973), par l'observation cinématographique expérimentale, cette composante de l'effroi — et non seulement de la jubilation — devant l'image spéculaire.

Dans les groupes larges, le sentiment du danger d'être englouti, l'effroi ressenti face à l'autre est aussi tributaire de ce que l'image de l'autre ne fonctionne plus comme réfléchissant sa propre image, dans la mesure où ce qui est perçu dans le miroir ne peut pas être mis en relation avec la réalité du corps (l'espace corporel vécu) de chacun. « On ne s'y reconnaît pas ». Briser la glace (1) prend alors un sens bien précis et diamétralement opposé à celui que l'écoute commune lui assigne : effectuer une rencontre avec l'autre. Puisque précisément cette rencontre avec l'autre n'est pas possible, une multitude de miroirs

(1) Une analyse de cette métaphore est proposée par D. Anzieu (1972a, p. 187-188).

surgissent pour tenter de le remplacer, écrit G. Pankow. Briser la glace c'est s'engloutir dans le miroir. La pluralité, l'anonymat, la distance, l'illimitation de l'espace et du corps constituent, en situation de groupe large, les conditions aptes à vivre cette expérience de la folie : « L'engloutissement se passe de la manière suivante : chaque miroir apporte avec lui une partie de l'histoire qui s'y est attachée. Mais ces images de personnes et particulièrement de celles qui s'y sont reflétées, cessent d'être des images et commencent à assumer une réalité indépendante qui menace le malade ».

Il est légitime de formuler l'hypothèse que la situation de groupe large réactive des angoisses et des ébauches identificatoires pré-spéculaires, celles que connaît le nourrisson, selon Spitz, dans son rapport au visage — mais d'abord au sein — de la mère. Cette prééminence du rapport au corps de la mère — au sein, mais d'abord à la peau — caractérise, chez l'humain, l'importance du corps comme composante narcissique de l'identification, ainsi que l'a établi G. Rosolato (1971). A ce stade de régression, l'effroi et la menace ressentis en groupe large sont la conséquence de ce que, comme dans l'identification pré-spéculaire, au lieu de se comporter comme des images ou des représentations isomorphes de l'objet, les autres apparaissent dotés d'une réalité indépendante certes, mais surtout étrangère, hostile, inquiétante. En outre, l'impossibilité de faire jouer au regard et à la vision sa fonction primordiale de contrôle de l'espace, c'est-à-dire des objets comblants qui s'y logent, accentue le désarroi et la détresse. C'est pourquoi il est pour les participants si vital de repérer, discerner, voir et voir **ensemble** les moniteurs. Mais, simultanément, l'apparition de l'autre comme non identique à l'image dont chacun a besoin pour s'y reconnaître en son corps, suscite d'abord l'effroi devant le double contradictoirement, asymétriquement animé. Les participants y font l'expérience de l'inquiétante étrangeté ; en un temps ultérieur, l'expérience que ces images éparses n'ont d'autre réalité qu'imaginaire est une garantie contre la folie. Briser la glace c'est alors briser le rapport spéculaire dans lequel le corps est « pris », gelé dans son image.

Intermède 2.

(Ainsi ce qui arriva à Harry Haller, le **Loup des Steppes**, du roman de H. Hesse ; au terme de sa quête, Harry est conduit par l'étrange Pablo au théâtre magique :

« Nous sommes ici dans un théâtre magique, tout y est image, il n'y a pas de réalité. Trouves-en de belles et de joyeuses et montre que tu n'es plus amoureux de ta personnalité problématique. Cependant si tu désirais la reprendre, tu n'aurais qu'à te regarder dans la glace que je vais maintenant te montrer. Mais tu connais le bon vieux proverbe allemand : mieux vaut un miroir en poche que deux sur le mur. Haha !... Là maintenant il ne reste

plus qu'à passer par une drôle de petite cérémonie. Tu as rejeté toute ta personnalité, à présent viens et regarde-toi dans un vrai miroir. Cela t'amusera ».

« Avec des éclats de rire et de petites caresses comiques, il m'obligea à me retourner, me plaçant en face de la grande glace murale. C'est là que je m'aperçus. Je vis, l'espace d'un très court instant le Harry familier, mais avec, cette fois, un visage extraordinairement gai, rieur, illuminé. Mais à peine l'avais-je reconnu qu'il se dissipa, tandis que s'en détachait une deuxième figure, une troisième, une dixième, une vingtaine, et bientôt toute la glace gigantesque grouilla de demi Harrys, de fractions de Harry, d'innombrables Harrys dont j'apercevais et reconnaissais chacun avec une rapidité éclair. Quelques-uns étaient de mon âge, d'autres plus âgés, d'autres encore étaient des vieillards, certains des adolescents, des garçonnetts, des écoliers, des gosses, des bébés. Des Harrys de vingt ans et de cinquante ans, de cinq et de trente, graves et gais, dignes et ridicules, élégants et loqueteux, et même tout nus, imberbes et bouclés, couraient et sautaient tous ensemble, et tous étaient moi : en un clin d'œil, chacun était aperçu, reconnu, disparu ; ils s'éparpillaient de tous côtés, à droite, à gauche, en dehors du miroir...

(...) Pablo, lui, aussi, s'était évaporé, ainsi que le miroir avec ses innombrables Harrys. Je sentis que désormais j'étais livré au théâtre et à moi-même, (...) j'ouvris la porte étroite et j'entrai.

Aussitôt je fus entraîné dans un monde bruyant et agité. Des automobiles blindées pour la plupart, parcouraient les rues et poursuivaient les passants, les acculant aux murs des maisons, les réduisant en bouillie. Je compris immédiatement : c'était la lutte entre les hommes et les machines, depuis longtemps préparée, redoutée, attendue, et finalement éclatée. Partout traînaient des morts, des cadavres broyés, des voitures mutilées, fracassées, à moitié pulvérisées...).

En va-t-il différemment chez le psychotique ? « Ainsi s'est produite la cassure caractéristique de la folie : à l'image du sujet se substitue d'abord l'image de l'autre, ensuite celui-ci devient une réalité autre... Par cette quête désespérée d'un autre, devenu réalité spéculaire, le malade se précipite dans le miroir ». Mais cette expérience de la folie en groupe large est tributaire de la structure de l'espace (1) et de la dépossession des limites du corps : alors il n'est pas possible de se regarder dans la glace sans trembler devant « l'ouvert » (selon l'expression de H. Maldiney, cité par G. Pankow) : « personne ne peut survivre, écrit-elle, sans les limi-

(1) M. Merleau-Ponty écrit que « ce qui garantit l'homme sain contre le délire et l'hallucination ce n'est pas sa critique, mais la structure de son espace » (1945, p. 237).

tes de son corps. L'ouverture à l'infini est toujours dangereuse ».

La dépossession des limites du corps est ainsi à l'origine de l'expérience de l'espace abyssal dans le groupe large. Briser la glace représente la démarche destructrice (au niveau de la représentation) qui accompagne l'accès à la limite du corps et à sa totalité.

Ici, deux remarques sur les rapports du corps et du groupe : le groupe est une métaphore du corps ou de partie du corps tout comme le corps propre est une représentation du corps, ou de partie du corps groupal. La dialectique que G. Pankow reconnaît comme fondamentale entre la partie (du corps) et la totalité est encore ici décisive pour le processus de la construction de l'espace groupal et de l'espace vécu. Durant la période initiale, et une fois établie une première limite dans l'espace groupal, une partie du corps est assimilée à la totalité.

— Le groupe est une **bouche** qui m'engloutit et m'incorpore ou c'est un ventre dont les contenus sont des pénis, des fèces, des bébés ; je suis aussi cette bouche qu'est le groupe tout entier, sans limite autre que la cavité buccale, les dents, la langue, le ventre...

— Le groupe est un corps doté d'organes partiels en voie de différenciation, tête (chef) membres (participants), esprit, peau, sphincters pour absorber et rejeter, poches pour contenir, conserver, être à l'abri, se régénérer. Dans ces deux cas, la partie (le groupe, moi, les autres) est vécue comme une totalité qui abolit, détruit ce qui doit être maintenu hors de l'existence : refoulé, expulsé hors de l'espace, englouti dans l'espace.

Cette analyse conduit à développer certains aspects de la dynamique du fantasme dans les groupes larges. Le fantasme de l'embrochement des moniteurs (1) sur une même tige est une représentation fréquente en situation de groupe large : il surgit toujours dans le contexte d'une angoisse concernant le corps-des-moniteurs représentant le corps morcelé-figé des participants ; ceux-ci s'éprouvent menacés d'une pénétration et d'un anéantissement, en rapport avec leur désir de s'abîmer dans le corps du groupe (de la mère) et l'angoisse de s'y perdre. Chez les moniteurs, qui se fantasment eux-mêmes formant un bloc ou une brochette, la représentation de leur corps groupal est une projection de l'angoisse de chacun d'être divisé intérieurement et d'être séparé des autres, c'est-à-dire d'être coupé d'un lien symbiotique vital. Le fantasme de l'embrochement manifeste cette faille dans l'unité du corps total ; il en répare aussi les effets d'angoisse. Dans le même fantasme, une représentation de destruction (être embroché, être vidé, coupé) accompagne la tentative de constituer en totalité ce qui s'y substitue : une partie (en l'occurrence un objet oro-phallique attaqué/attaquant) équivalente à la totalité. L'interprétation d'un tel fantasme restitue exactement le processus relevé par G. Pankow dans

l'analyse de sa malade à la chaîne rouge (1969, p. 91-103 ; cf. aussi p. 18-21) : la reconnaissance d'une faille dans le corps vécu des participants (ou des moniteurs), faille attestée par la dissociation d'une partie (la brochette comme représentant du sein morcellé et du phallus destructeur) ayant acquis une existence autonome par rapport à la totalité ; la reconnaissance des limites du corps et corrélativement la reconstitution d'une limite du groupe ; la différenciation, dans cette limite, de chacun et de ce qu'il n'est pas, et corrélativement l'établissement de l'identité des sujets en relation avec d'autres sujets ; la réparation de la faille dans le corps vécu et, corrélativement, dans la dynamique des relations interpersonnelles. « Retrouver les limites du corps du sujet lui permet de retrouver son identité et son histoire » : G. Pankow (1972, p. 181) précise que la dynamique de l'espace, en sa délimitation, n'est saisie que par la retrouvaille des fonctions symbolisantes dans l'expérience du corps vécu. Celles-ci permettent d'abord de reconnaître un lien dynamique entre la partie et la totalité du corps — et c'est la première fonction fondamentale de l'image du corps —, et ensuite de saisir, au-delà de la forme, le contenu et le sens même d'un tel lien dynamique — et c'est la seconde fonction fondamentale de l'image du corps —. La fonction symbolisante dans le groupe large (ensemble de systèmes symboliques) vise, comme pour l'individu, « une règle d'échange, une loi immanente du corps qui est implicitement donnée par la fonction fondamentale de l'image du corps » (G. Pankow, 1972, p. 182). Le groupe est reconnu comme symboliquement constitué de parties du corps vécu des sujets, tout comme le corps vécu est reconnu symboliquement comme partie du corps groupal. La différenciation s'établit par delà l'alternative de la fusion et la dissociation. Les parties projetées et introjectées sont dégagées de leur enkystement dans l'espace groupal et dans l'espace du corps. Si l'on admet avec G. Pankow que le registre symbolique est la fonction que chaque membre joue dans la famille (par rapport au corps de la mère et à celui du père), que ce registre donne ainsi accès aux structures familiales, et que les zones de destruction ou d'altération dans la dynamique du corps vécu correspondent (chez les psychotiques et chez certains malades psychosomatiques) aux zones de destruction dans la structure familiale de tels malades, on peut en tirer deux conséquences valables également pour la situation de groupe : la première est, comme l'indique fréquemment G. Pankow, que l'approche de l'autre est préfigurée et déterminée par une dynamique du corps vécu (image du corps) ; la seconde que la situation de groupe large, du fait de ses propriétés structurales

(1) J'en ai proposé l'étude en comparant quatre observations cliniques de cette fantasmagorie avec un conte des Frères Grimm, Les Sept Souabes (1974b).

et des régressions qui s'y produisent, met en jeu les toutes premières élaborations de l'image du corps et de la relation à l'autre (1), c'est-à-dire au corps de la mère.

II. DYNAMIQUE DE L'ESPACE ET ORGANISATION DU GROUPE

Essayons de distinguer quelques étapes décisives dans l'organisation de l'espace en groupe large.

a) L'expérience immédiate est celle de l'illimitation et de la perte des repères de l'espace corporel. L'extension infinie du Moi-corps-groupe-tout alterne avec l'expérience de l'ouverture sur le néant et sur la séparation. Le groupe large est un Polytope chaotique, menaçant, dont l'organisation nous échappe; les angoisses prédominantes sont celles qui prévalent dans la position schizo-paranoïde; elles sont redoublées par le défaut de fantasmatisation et la prééminence de la « pensée vide » (Bion).

b) A cette première phase succède celle d'une tentative de fermeture de l'espace groupal, correspondant à une élaboration limitative et partielle de l'espace corporel vécu: les défenses spécifiques de la position schizo-paranoïde sont sollicitées; le clivage, notamment, permet d'établir un premier espace différencié: dedans-dehors. L'espace groupal est une cavité, un sac, une enveloppe, un contenant et un contenu (peau, bouche, sein, ventre) une frontière encore poreuse. L'activité de mentalisation est encore réduite.

c) Cette troisième phase est caractérisée par la réduction de la distance entre les participants. Ils se rapprochent par la communication entre peaux: communication imaginaire et immédiate par le contact à distance avec ce que P.M. Turquet (1974) a désigné comme « la peau de mon voisin ». Ce qui est éprouvé ici, c'est l'expérience de l'attachement. Les premières identifications, pré-spéculaires (d'avant le rôle prééminent du regard qui permet de toucher à distance) sont basées sur ce qui pourrait être désigné comme des **identifications pelliques** (peau-fourrure; peau fil-de-fer). Le résultat de la régression vers les identifications pelliques est, en situation de groupe large, tantôt l'angoisse d'être écorché, hypersensible aux « contacts » ou d'en être privé ou qu'ils soient glaciaux ou métalliques et mécaniques (cf. la mère fil-de-fer dans les expériences de Harlove), tantôt et nécessairement si la relation groupale s'établit et se maintient, la constitution d'une peau individuogrupale commune, d'une enveloppe et d'un tissu collectif dont les cellules ne sont pas ou guère différenciées: on est dans le même sac... Et ce sac est vide ou plein, chaud ou froid; sa membrane est plus ou moins souple ou rigide, hostile ou protectrice, elle favorise ou non par sa porosité un échange qui apporte satisfaction et régulation. Il est

typique que les rapports à cette peau soient ressentis en termes de tout ou de rien, de bon ou de mauvais, et, surtout, en relation à une expérience d'influence fluidique ou magnétique (2).

Le groupe apparaît alors comme une puissance, massive, totalisée sur la base de ces identifications primaires pelliques. Telle est la puissance de l'**Archigroupe** qui peut d'abord anéantir, puis dévorer, engloutir, traverser et pénétrer chacun par tous les orifices du corps.

Il est alors vital de briser la glace: surface et croûte pellique, miroir où se reflète et se cherche l'autre de l'image, séparation transparente et glaciale d'avec l'objet chaud, compact et hors d'atteinte, écran des projections destructrices...

Tout comme dans certaines ethnies africaines, au Niger, les murs de la case sont décorés selon les mêmes motifs que ceux du tatouage de la peau de ses habitants, la peau du groupe reçoit les marques et les signes de la peau des participants. Le groupe large est notre plus grande peau. Les élaborations fantasmatiques de cette expérience s'effectuent à travers le recours à des images de maison (huis-clos, l'auberge espagnole, la prison, l'internat, le laboratoire) ou d'équivalents de lieux clos (le bateau, l'île, le désert, le paradis, l'enfer).

d) Ainsi marqué comme territoire et comme signe d'appartenance, approprié au corps dans un rapport d'isomorphie quelquefois angoissant, l'espace groupal va pouvoir être aménagé-déménagé en son intériorité. Le mécanisme du clivage est ici encore à l'œuvre: haut-bas; devant-derrrière; droite-gauche..., sont les repérages élémentaires aboutissant à une première différenciation interne. Cette différenciation et ces repérages fourniront les bases de l'espace idéologique: le bon et le mauvais apparaissent comme catégories liées à ces deux moments du clivage et de la différenciation massive de l'archigroupe. Les procédures de contrôle sphinctérien sont alors réinvestis et contribuent à installer le corps comme le groupe dans ses frontières, rendant ainsi possible l'incorporation, la conservation et le rejet. L'espace groupal est doté d'orifices excrétoires par lesquels sont assimilés, mangés, introduits par capillarité et conservés les bons objets: le groupe est doté d'yeux, de nez, d'oreilles, de pores, de bouche, de ventre, d'anus... L'espace groupal se trouve modifié ou aménageable dans la mesure où les organes de perception et d'exploration de l'espace sont **réinvestis**: la locomotion permet le changement de place, la musculation, les déplacements d'objets, l'investissement des

(1) Cf. Les recherches de A. Salamon (1971-1972) sur le dessin de l'intérieur du corps chez des enfants bien portants et chez des enfants malades.

(2) L'expérience des groupes de contact (Touch-group) met largement en œuvre ce type d'identifications, avec les ressorts et les fantasmes du magnétisme animal et de l'hypnose.

organes de perception à distance et à proximité, la constitution d'un espace hétérogène et doté de relief.

e) La constitution d'îlots moïques s'effectue corrélativement à travers cette différenciation grossière et à travers l'investissement de la règle fonctionnant et comme principe de symbolisation de la réalité interne vers la réalité externe et comme moyen de son aménagement. Les participants, butant contre la limite de l'espace physique, de leur corps, du groupe et du corps des autres, espaces que la règle symbolise, élaborent des éléments moïques différenciateurs et régulateurs : procédés de prise de parole, considérations sur le temps, tentatives de symbolisation de l'angoisse, « organisation » de l'espace groupal en corps groupal dont les éléments sont dénommés, ordonnés et articulés : chef, membres, outillage... cependant que l'espace, en se différenciant, continue à être hiérarchisé, il devient le support de l'exigence pour chacun d'être « à part entière » bénéficiaire de l'espace groupal dont la limite et la structure sont progressivement reconnues. Sous l'effet du réinvestissement des pulsions pariennes sado-masochistes anales, l'exigence égalitaire se manifeste comme défense mutuelle contre la destruction, grâce au contrôle de l'espace, des places, du temps pour parler. Les places et les placements dans l'espace sont affectés de valeurs : places attribuées, conquises, enviées. En ces places, la propriété **distributive** du fantasme a permis d'assigner chacun à résidence, en une place significative pour la mise en scène et pour la figuration du désir dont le corps est l'objet et des défenses qui en entravent la satisfaction.

Cette phase est souvent caractérisée par un affrontement direct ou par la symbolisation d'un affrontement avec l'équipe des moniteurs : leur place est figurée, dans l'espace groupal et dans la topique psychique, comme celle d'un Surmoi ou d'un Idéal du Moi. Par exemple, sur ce haut-lieu où règnent les moniteurs, afin de se les concilier, les participants érigeront un autel pour le sacrifice ou un temple pour l'adoration et la réconciliation : l'espace différencié en topique projetée doit être réunifié, et ses zones de menace (l'espace-Ça ; l'espace-Surmoi) contrôlées par l'espace moïque que figurent le leader ou l'idée capitale (l'idéologie) qui assure la permanence de l'idéal ; ou encore, autre exemple, les participants élaborent la représentation que le staff (l'équipe des moniteurs) est un « staff-coque », un « staphylocoque » qui protège (limite) et détruit (clôture et empoisonne) : « avoir la peau du staff », c'est à la fois la percer, s'en revêtir et s'en protéger. A travers ces différentes tentatives d'organisation (sur le modèle du corps vécu) et de différenciation de l'espace groupal s'effectue la retrouvaille des limites du corps et du groupe, et la reconnaissance du rapport entre le corps vécu et la dynamique des relations interpersonnelles dans l'espace groupal.

f) Ces tentatives pour constituer l'espace de

la totalité du corps et du groupe impliquent une rupture dans les premières formes de constitution de l'espace imaginaire, où la partie est donnée pour le tout. Le mouvement qui achemine vers la construction de l'espace limité, différencié, articulé et satisfaisant aux exigences d'autonomie personnelle et de fonctionnalité pour la réalisation d'une tâche est un mouvement qui s'effectue à travers le passage par la dépression. Nous avons adopté précédemment cette proposition de G. Pankow que l'accès à la totalité s'accompagne de représentations (ou d'actes) de destruction. Rapportées à la perspective kleinienne, nous reconnaissons dans ces représentations l'inauguration de la position dépressive instaurée par les effets catastrophiques de la destruction fantasmatique de l'objet d'amour (le staff-coque ; la peau du staff ; le groupe large ; le séminaire, etc.). En groupe large les principaux modes de défense adoptés par les participants au cours du processus qui accompagne cette nouvelle organisation de l'espace groupal sont la **défense maniaque** (l'espace du groupe et un espace festival, expansif, collusif (1)), et l'**abstraction** : l'espace est vidé de son contenu, de son poids de chair et d'affects pour devenir un espace abstrait, dévitalisé, manipulable : le groupe est un champ de forces physiques, un laboratoire d'expérimentation, un mobile, une topologie. Pour peu qu'une théorie des groupes (par exemple lewinienne) fournisse une référence vraisemblable à cette fantastique, il devient alors possible de maintenir en place, et hors du temps, aux fins de contrôle contre les pulsions destructrices, cet espace. C'est de cette manière que s'ouvre la voie, par la mise en œuvre conjointe des mécanismes d'abstraction et de réparation, de la construction de l'espace théorique, ou géométrique, du groupe (2). Les

(1) Cf. la présentation de la fête comme dissolution du corps et du moi dans la foule chez H. Hesse (*Le loup des steppes*), chez Duhamel (*Le Désert de Bièvres*), chez J. Romains (*Les copain*) ou chez W. Golding (*Sa Majesté des Mouches*). L'expansion de l'espace est l'expansion du Moi qui effectue sa retrouvaille jubilante avec l'Idéal lointain, menacé, inaccessible et soudain plus proche, jusqu'à la fusion.

(2) La référence dominante aux métaphores spatiales pour théoriser le savoir, le langage, les rapports sociaux, l'« homme », s'exprime dans la plupart des discours contemporains : le lieu de l'homme, du corps ; l'espace du discours, du rêve, de la culture ; le langage comme trace ; l'aire de la connaissance, le socle de la connaissance ; et puis la surface, le champ (certes !), le balisage, la borne ; et encore la dislocation (du sujet), la rupture et le socle archéologique, la refente et le défilé (du signifiant), la coupure, la béance, le colmatage et l'interstice, l'articulation. Cet univers, celui du structuralisme dans la plupart des cas, est un univers de la pensée abstraite : le « contenu », le poids de chair et l'affect disparaissent au profit de l'enveloppe, du mécanisme (l'inconscient !), de la machine (désirante, à influencer). Un tel « champ sémantique » ne s'établit pas sans faire au

participants symbolisent alors l'espace groupal par les métaphores machinistes (1) ou mécanistes, à travers le « contrôle idéologique » et l'élaboration d'une conception judicative de l'univers.

**
*

Cet essai pour repérer quelques moments dans l'organisation de l'espace du groupe large, en relation avec la dynamique du corps vécu et représenté, ne vise pas à établir un ordre précis de succession ou d'engendrement des stades d'évolution. L'utilité du travail de classification est de réduire quelques incertitudes et de réunir des éléments nécessaires pour formuler des hypothèses sur un processus. Cette esquisse appelle donc d'autres développements, concernant en particulier la topique de l'espace groupal, son économie (places, placements, déplacements), sa dynamique (frontières, zones conflictuelles, marque des conflits, cicatrices, traces...), et sa fantasmagie.

Sur chacun de ces deux derniers aspects, une hypothèse :

En ce qui concerne la dynamique de l'espace groupal, la perspective winnicottienne de l'espace transitionnel ouvre un champ fécond à l'analyse : la science des groupes ne progressera que si elle se constitue comme science des frontières et des espaces mouvants que celles-ci déterminent : entre les singularités individuelles et les singularités groupales, entre les groupes eux-mêmes. L'espace groupal est un espace intermédiaire qui reproduit les conflits et les possibilités créatives qui affectent l'espace transitionnel. Nous ne pensons pas seulement à ce que des concepts comme ceux d'empiètement et de « jeu » peuvent apporter à la compréhension des processus de limitation du self, à ceux qui définissent la capacité d'être seul dans un groupe et d'y être créateur avec d'autres personnes. Nous pensons aussi aux conséquences pratiques que de telles recherches peuvent avoir pour l'aménagement du territoire, l'urbanisme, la raréfaction de l'espace habitable, la coexistence d'espaces groupaux hétérogènes, l'appropriation de l'espace et sa pollution, son encombrement.

Cette dynamique est organisée par une fantasmagie qu'élabore, à ses fins propres, l'idéologie et la politique de l'espace. Que la foule soit une femme saoule (V. Hugo) n'exprime pas seulement un espace maternel terrorisant, c'est aussi un espace social où s'exerce la terreur. Et les faits relevés par G. Le Bon ne sont pas sans rapport avec l'élaboration idéologique de l'hostilité ou de la crainte que peuvent susciter les masses, à moins qu'elles ne soient manœuvrées par un homme puissant et salvateur.

L'espace, dans les groupes, est l'espace du fantasme, lieu de l'accomplissement du désir et de la défense contre l'angoisse dans et par une mise en scène, à travers une assignation de places et de rôles à des individus-figurants. L'espace du groupe est défini par ce que l'objet

du désir convoque et détermine pour sa réalisation : des figurations d'objets, d'images, de processus, de polarités, de pulsions, de mécanismes de défense co-ordonnés dans une disposition **groupale** inconsciente. Les propriétés distributives et permutatives du fantasme, et spécialement de cette catégorie de fantasmes organisateurs de tout processus groupal que sont les fantasmes originaires, rendent possible cette organisation qui manifeste l'**impensé du corps** : l'idéologie comme lieu-tenant de ce qui manque au corps pour échapper à la mort, et qui, de ce fait, organise le lien groupal.

Dans les groupes, l'espace est celui du corps de la mère, du corps pré-natal et du corps néo-natal. Les fantasmes relatifs au corps oublié spatialisent et, à la lettre, organisent le groupe et les rapports entre les personnes qui y vivent. Cette « dimension cachée » réapparaît comme un retour du refoulé dans les pratiques des groupes de contact, d'expression corporelle, d'eutonie, de relaxation dans la mesure où la plupart des groupes dont nous avons la pratique comme groupe à prédominance verbale fonctionnent et sont condamnés à définir un espace à la fois abstrait et hypocondriaque. Nous avons mal à nos groupes-corps. C'est pourquoi nous avons la **manie** des corps-groupes.

Intermède 3 :

(Tout groupe vivant se constitue dans un espace. L'espace, donné et conquête le définit, l'enclot, mais c'est encore dans l'espace que le groupe cherche son Autre, son lieu Autre. L'espace est sa contrainte et sa pulsation hors de lui ; l'espace l'**organise** et **recueille son rêve**, simultanément. Dans sa consistance même, physique et tangible, le groupe est un mobile en quête de son lieu, qu'il aménage et déménage sans cesse. La mobilité de l'espace, non pas son inconsistance, est nécessaire au mouvement exploratoire du groupe vers son équilibre et son harmonie pour ses mémoires : mobilité, c'est-à-dire simultanéité, succession de frontières, de limites et de limitations différenciées, car la frontière et l'enclosure assurent au groupe son identité et sa distinction. La limite est assurance pour la tension identifiante, contre l'incertitude de soi et des autres. Figée, donnée infranchissable, elle signifie et provoque

corps et aux relations interpersonnelles un sort dont l'idéologie structuraliste rend compte et justifie comme « la mort de l'homme ». Le « sujet » s'efface sur une plage de sable, à la lisière de la mer. On rêve alors de fêtes, de plaisirs et de jeux.

(1) Sur les « métaphores de l'organisme », cf. l'ouvrage de J.-E. Schlanger (1971). D. Anzieu (1973) formule l'hypothèse selon laquelle la fantasmagie du groupe-machine doit être distinguée à partir du robot ; à la position dépressive celle du chaos. Ceci n'implique nullement que les angoisses spécifiques de la position schizoparanoïde soient métabolisables dans la position même qui les produisent. Le discours n'est pas dans un rapport direct, ou de reflet, au fantasme.

apathie ou agression stérilisante, décomposition sous l'apparence de l'unité. Trop fluctuante et insaisissable elle insécurise et anéantit tout désir et tout ordre. La limite est au centre du discours du groupe, dans son espace. Tout conflit est à propos de limite entre le moi et le non-moi, entre le moi et l'autre, entre mon espace et un autre espace. L'espace donné au groupe, la salle de réunion, l'appartement, l'usine, est ainsi un espace imprévu, nécessairement imprévu. Rigide et fixe, il n'est plus un espace de libre mouvance : le projet d'existence d'un autre pour moi l'a comblé : c'est une chose qui me fait chose, objet dépendant de l'autre qui m'a inscrit définitivement dans son espace. L'espace nous donne à agir et à penser, à rêver. Il nous faut un espace pour la mémoire, l'oubli, les racines : caves et greniers. Il faut un espace pour l'autorité, la passion, l'étude, le jeu et l'instinct. Le dessous de la table de discussion (le groupe ne s'apparaît alors qu'en bustes, bras et têtes) est l'espace où il vit secrètement, instinctivement. Parler sans table est parler différemment, sans appui et protection identiques. L'espace d'un groupe est un espace qui se modifie et c'est un espace qui modifie. Polarisant et polarisé il structure les relations dans le groupe, ordonne les rapports, par rapport à un centre, une droite et une gauche, un haut, un bas, un milieu : places où nous nous tenons, que nous occupons et qui nous occupent. Places signifiantes dans un ensemble de relations, dans un ordre ou une hiérarchie, celles que j'occupe sont les lieux où j'existe, à partir desquelles je rencontre, j'explore, pouvant y revenir pour m'y reconstituer, m'y réfugier, solitaire et unique. Places qui limitent et définissent, places conflictuelles, si elles m'attachent et me lient à un espace révolu, antérieur à ce que je deviens, si elles empêchent les autres de se mouvoir vers d'autres lieux. La difficulté majeure que rencontrent les membres d'un groupe dans leur existence de

groupe, c'est précisément la difficulté pour chacun de se décentrer de sa position et de comprendre un univers de relations d'interdépendances. C'est que la connaissance du groupe humain n'est pas naturelle : je réduis sans cesse le groupe à partir de ma place, à un Autre monstrueux, qui va m'investir et m'occuper, à un Autre qui ne tiendra sa réalité et sa puissance que de par ma place. La question que dans les groupes nous nous posons, que quelquefois nous posons aux autres, c'est bien celle de notre place.

L'espace ne nous la donne que s'il coïncide, provisoirement toujours, avec ce que nous attendons de nous et des autres, et avec ce qui est attendu par les autres. Le changement de place est une récréation de l'espace et des relations : une insécurité, une menace l'accompagne ; apprivoisé, normalisé, l'espace et ce qu'il situe : individus, objets, formes, couleurs, lieux, limites, est maintenant dérangé. Formes et volumes nouveaux qui le définissent sont encore sans signification immédiate, parce que nous ne pouvons pas encore concevoir un nouvel ordre de relation. Ainsi, lorsque nous passons d'un espace restreint, clos, intime, stable à un espace large, ouvert, indéfini, illimité, l'espace chaque fois requiert un mode spécial de relation dans le groupe, un type particulier d'activité ; ces qualités d'espace, nous les recherchons pour chacun de nos rythmes personnels et sociaux, nous en avons besoin pour exister différemment, électivement, sélectivement. C'est pourquoi tout aménagement de l'espace peut être considéré comme une projection sur le terrain d'un ordre social.

La politique est de l'espace. C'est une industrie et un commerce pour notre besoin d'identité. Pour nous ce peut être aussi l'objet d'une science et d'un art de vivre en groupe. Art et science de la frontière).

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANZIEU D., 1964. — Introduction à la dynamique des groupes. *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, 49, 7, 393-426.
- ANZIEU D., BEJARANO A., et al., 1972a. — *Le travail psychanalytique dans les groupes*. Paris, Dunod.
- ANZIEU D., 1972b. — La fantasmagorie orale dans le groupe. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 6, 203-213.
- ANZIEU D., 1973. — Die Phantasie der Gruppemaschine. *Gruppendynamik*, 4, 227-238.
- DUHAMEL G. — *Le désert de Bièvres*. Paris, Mercure de France (1937).
- HALL E.-T., 1966. — *The Hidden Dimension*. New York, Doubleday and Co (trad. fr. 1971, Paris, Les Editions du Seuil).
- HESSE H., 1927. — *Le loup des steppes*. Paris, Calmann-Lévy. Le Livre de Poche.
- KAES R., 1973a. — Aspects de la régression dans les groupes de formation : réadolescence, perte de l'objet et travail du deuil. *Perspectives Psychiatriques*, 41, 43-65.
- KAES R., 1973b. — L'archigroupe. Puissance et pouvoirs dans les groupes. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 8, 207-221.
- KAES R., 1974b. — Représentation du groupe. La geste du groupe héroïque. *Les Etudes Philosophiques*.
- KAES R., 1974b. — Le fantasme du groupe embroché et le conte des Sept Souabes. *Bulletin de Psychologie*.
- KAES R., 1974c. — Séminaire : le mot, la chose

- et l'usage dans la pratique formative. *Bulletin de Psychologie*.
- LE BON G. — *La Psychologie des foules*. Paris, P.U.F.
- MERLEAU-PONTY M., 1945. — *Phénoménologie de la perception*. Paris, Callimard.
- MOSCOVICI S., PLON M., 1966. — Les situations colloques : observations théoriques et expérimentales. *Bulletin de Psychologie*, 247, XIX, 702-722.
- PANKOW G., 1969. — *L'homme et sa psychose*. Paris, Aubier-Montaigne.
- PANKOW G., 1972. — La dynamique de l'espace et le temps vécu. *Critique*, 297, 163-182.
- PONS E., 1974. — L'effet organisateur du fantasme de scène primitive dans les groupes institutionnels. *Bulletin de Psychologie*.
- ROMAINS J. — *Les Copains*, Paris, Gallimard.
- ROSOLATO G., 1971. — Recension du corps. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 3, 5-28.
- SALAMON A., 1971-1972. — Le dessin de l'intérieur du corps, chez des enfants bien portants et chez des enfants atteints de maladies rénales. *Bulletin de Psychologie*, 301, XXV, 897-909.
- SCHLANGER J.E., 1971. — *Les métaphores de l'organisme*. Paris, Vrin.
- SOLJENITSYNE A. — *La Maison de Matriona*. Paris, Julliard, 1970.
- TURQUET P.M., 1974. — Menaces à l'identité personnelle dans le grand groupe. Etude phénoménologique de l'expérience individuelle dans les groupes. *Bulletin de Psychologie*.
- TAZZO R. 1973. — Genèse de la conscience de Soi chez l'enfant. *Communication à la XV^e session d'étude de l'Association de Psychologie Scientifique de langue française*. Paris, Septembre 1973, et *A travers le Miroir* (film).

à travers les revues

Regards sur l'hystérie. *Evol. psychiatr.*, 1970, n° II, p. 353-404

Une réunion annuelle de l'Evolution psychiatrique, tenue à Strasbourg, était consacrée à l'hystérie.

Trois communications ont été présentées :

— Regards sur l'hystérie, par M. E. Trillat ;

— Le vieillissement de l'hystérique par MM. L. Israel et L. Gurfein ;

— Hystérie et psychosomatique. Les rapports de la structure et de l'histoire, par C. Brisset.

Dans le premier texte, M. E. Trillat fait la critique de la méthode appliquée à l'hystérie par Jean Martin Charcot et l'originalité de l'apport de Sigmund Freud. Il souligne à propos de l'hystérie de 1893, date de la mort de Jean Martin Charcot que « ce serait commettre un anachronisme que d'ententer l'analyse en fonction de ce qui s'est passé après. A s'en tenir à l'époque, l'hystérie de Charcot a capoté faute d'avoir une dimension anatomophysiologique. Mais l'essence même de la démarche anatomophysiologique pouvait être reprise indépendamment de tout support anatomique. Il fallait, comme l'avaient fait les anatomistes bouleversant la clinique du XVIII^e siècle, substituer à la juxtaposition, des structures d'inter et de superposition. C'est cette opération fondamentale que Freud a réalisée avec l'hystérie. Opération qui consiste beaucoup moins à explorer des gouffres insondables qu'à mettre plus prosaïquement les choses les unes derrière les autres au lieu de les mettre les unes à côté des autres ».

MM. L. Israel et L. Gurfein soulignent que 4/5 des hystériques, ont moins de 40 ans et 1/5 seulement plus de 40 ans, se demandent que sont devenus les 3/5 d'hystériques manquant après 40 ans.

Leur enquête a porté sur trois années d'hospitalisation au cours desquelles 2 272 malades fem-

mes ont été hospitalisées à la clinique psychiatrique de Strasbourg. Sur ce nombre, 587 hystériques dont 133 seulement ont plus de 40 ans.

Ils observent qu'un certain pourcentage de malades reconnues comme hystériques dans leur jeunesse échappent par la suite au psychiatre parce que leur tendance à l'hyperconsommation médicale les a fait rentrer dans d'autres catégories pathologiques selon le génie propre de la tendance iatrogène de leur névrose ». Cependant « il y a certainement des « bonnes » formes évolutives d'une structure hystérique » et bon nombre de cas ont des adaptations sociales remarquables, telle l'Anna O de Sigmund Freud (Berthe Pappenheim), pionnière des mouvements d'assistance sociale ou Mary Baker, fondatrice de la « Christian Science ».

Pour M. Charles Brisset, les rapports entre Hystérie et Psychosomatique peuvent être conçus comme une variation discontinue de l'activité de la représentation des pulsions par les fantasmes. Le refoulement des représentants pulsionnels aboutit à une situation névrotique où l'hystérie tient une place majeure. La répression de l'expression hystérique est un fait d'ordre socio-culturel qui engendre les états psychosomatiques. L'étude d'observations des « guérisons » psychosomatiques permet de suivre le cheminement inverse dans lequel le thérapeute, en induisant par sa présence une reprise de l'activité fantasmatique, permet au sujet de désincarner les représentants des pulsions et de tolérer leur expression par l'aménagement d'une situation névrotique « actuelle » fondamentalement hystérique par ses expressions momentanées dans le transfert.

« Le médecin, actuellement, est l'agent le plus actif de la répression de l'hystérie et des mouvements hystériques même passagers. La mutation psychosomatique apparaît comme le résultat du statut contemporain de la Médecine. »